



**Groupe Interdisciplinaire de Recherche sur les Cultures
et les Identités (GIRCI)**

École Doctorale ETHOS (Études Sur l'Homme et la Société)
Revue annuelle

AUTEURS

Aguiri Denis ADOU, Akessé Sylvestre César ANET,
Raymond Nébi BAZARE Bernard Moise MWET
ATTI BONANE, Pierre Mbid Hamoudi DIOUF et
Mayoro DIA, Malick DIAGNE, Assane DIAW, Ngor
DIENG, Ndèye NGOM, Cheikh NDOUR,
Ramatoulaye MBENGUE, Ndiacé DIOP, Mory
THIAM, Maguèye GNING, Ousmane SARR,
Jeanne Diouma DIOUF

Université Cheikh Diop de Dakar-Sénégal

Faculté des Lettres et Sciences Humaines

B.P. 5005

Adresse email : girci.ethos@ucad.edu.sn

Online : <https://girci-ucad.sn/revues/>

**Groupe Interdisciplinaire
de Recherche sur les Cultures
et les Identités (GIRCI)**

Faculté des Lettres et Sciences Humaines
Université Cheikh Anta Diop de Dakar-Sénégal

LES CAHIERS DU GIRCI 03



LES CAHIERS DU GIRCI 01

Groupe Interdisciplinaire de Recherche sur les Cultures et les Identités (GIRCI)

Faculté des Lettres et Sciences Humaines Ecole Doctorale ETHOS (Étude
Sur l'Homme et la Société)

Université Cheikh Anta Diop de Dakar-Sénégal

LES CAHIERS DU GIRCI

Numéro 03

Octobre 2024

ISSN: 3020-0490

© **Les Cahiers du GIRCI**, octobre 2024

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon.

Les Cahiers du GIRCI

ISSN: 3020-0490

Contact: girci.ethos@ucad.edu.sn

Site web: <https://girci-ucad.sn>

Numéro : 03

Octobre 2024

AVANT-PROPOS

Le laboratoire GIRCI est à l'initiative de la revue dénommée *Les Cahiers du GIRCI*. Il s'agit d'une revue savante qui se veut un espace de réflexions, de recherches et de productions critiques et autocritiques sur l'Afrique et le reste du monde depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours. Répondant à des exigences épistémologiques et méthodologiques, *Les Cahiers du GIRCI* se sont fixés comme objectif de repenser et redynamiser les réflexions et analyses sur diverses caractéristiques sociales, politiques, culturelles des sociétés antiques et contemporaines, notamment en Afrique, tout en faisant état des ruptures et/ou continuités observées dans le temps et dans l'espace.

Aussi la Revue favorise-t-elle l'amélioration des productions scientifiques touchant tous les domaines des sciences humaines et sociales, passant par la littérature, et résultant des rencontres, colloques, conférences, séminaires, webinaires que le GIRCI organise.

Présentation du Laboratoire GIRCI

Axes de recherche

Axe 1 : Culture et politique

Axe 2 : Identités, société et migrations

Axe 3 : Savoirs et mémoires endogènes

Axe 4 : Genre et enfance

Directeur de la publication : Babacar Mbaye Diop

Directeur de la rédaction : Pierre Mbid Hamoudi Diouf

Comité scientifique : Mamadou Timéra, Amadou Oury Bâ, Mor Ndao, Malick Diagne, Cheick Sakho, Mariame Wane Ly, Ute Fendler (Allemagne), Daha Chérif Ba, Pape Sakho, Hamidou Talibi Moussa (Niger), Mounkaila Abdo L. Serki (Niger), Cyrille Koné (Burkina-Faso), Thierry Ezoua (Côte d'Ivoire).

Comité de rédaction : Alioune Diaw, Papa Abdou Fall, Ismahan Soukeyna Diop, Philippe Abraham Tine, Mame Birame Ndiaye, El Hadji Malick Sy Camara, Serigne Sèye, Samba Diouf, Serigne Sèye.

Les différents axes de recherche : 2022-2025

AXE 1 : Culture et politique

Responsables : Pierre Mbid, Malick Diagne, Moussa Samba

La culture et la politique font partie de ces faits de sociétés auxquels nous sommes tellement habitués que nous croyons souvent bien en saisir le sens et l'essence véritables. Pourtant dès que nous nous mettons à interroger leur signification, nous nous rendons compte qu'ils échappent à toute circonscription précise, tant leur étendue englobe tout l'univers sociétal. Mais cela n'a pas empêché les sciences humaines et sociales de s'inscrire, dès leurs débuts, dans des cadres conceptuels et théoriques avec toute la rigueur nécessaire pour un travail scientifique.

La politique tout comme la culture et l'éthique, autre notion du même registre sociétal, se caractérisent, en effet, par une complexité propre à l'univers de l'humain en tant qu'être doté de conscience et de raison. Cette singularité dans l'univers du vivant où son passé, son présent et son futur se combinent de façon quasi permanente, inclut le possible dans sa réalité existentielle. Si déjà chez Aristote, la politique est considérée comme le propre de l'homme et sa pratique comme l'activité architectonique qui donne sens et forme à toutes les autres activités humaines, il y a lieu de reconnaître un lien filial et originel entre les domaines du politique, de la culture et de l'éthique. Aujourd'hui, toutes les réflexions sur la politique, l'éthique ou la morale, même celles qui se réclament d'un universalisme de surplomb, à travers un humanisme transcendant les spécificités socioculturelles, tel que l'avait voulu le mouvement des Lumières, semblent reconnaître la prévalence des réalités culturelles dans les constructions politiques et les pratiques éthiques. Ainsi la résurgence des particularismes socioculturels de toutes sortes ne constitue qu'une modalité du déploiement de ce lien complexe entre les faits politique, culturel et moral.

Cet axe de recherche s'inscrit dans une perspective transdisciplinaire pour mieux appréhender les contours et les dynamiques qui s'opèrent dans ces deux domaines mais aussi dans les multiples connexions qui existent entre eux à travers l'espace et le temps, les acteurs, les contextes, les

imaginaires, les croyances, les conceptions du monde (*Weltanschauungen*), les modalités spécifiques de déploiement de ces phénomènes de sociétés, etc.

AXE 2 : Identités, sociétés et migrations

Responsables : Alioune Diaw, El hadji Malick Sy Camara

Identités, sociétés et migrations semblent, de prime abord, foncièrement distinctes les unes des autres. Mais un regard plus approfondi porte à croire que les deux derniers concepts ont comme dénominateur commun l'identité. Que l'on soit dans une situation sociale précise ou de migration, la question de l'identité devient cruciale. Au cours de leur évolution, les individus et les sociétés s'identifient à des valeurs, modèles sociaux qui ne sont pas figés. Mais il convient de souligner que l'individu, même s'il est unique de par sa personnalité ; il est aussi pluriel. C'est donc cette complexité plurielle de l'homme (Bernard Lahire, 2011) qu'il convient de saisir dans cet axe de recherche. L'homme se construit ainsi une identité familiale, une identité professionnelle, une identité religieuse... L'identité se modifie tout au long de l'existence. Cette identité résulte moins d'une addition successive que de remaniements et de tentatives d'intégration (Edmond Marc, 2004). Dynamique, elle se construit, se reconstruit et se déconstruit. En effet, l'identité se négocie à tout instant, dès lors qu'un groupe de personnes d'origines diverses, de professions distinctes, d'appartenances multiples interagissent. Et c'est là où se trouve la difficulté quant à son rapport avec la société au sens large, dans laquelle on ne peut éluder la question identitaire.

L'identité peut se décliner en multiples composantes : identité pour soi et identité pour autrui. Phénomène complexe, l'identité désigne ce qui est unique ; le fait de différencier irréductiblement des autres. Toutefois, elle qualifie aussi ce qui est identique tout en restant distinct. Cette ambiguïté sémantique suggère que l'identité oscille entre la similitude et la différence. Cette dernière, au lieu d'être considérée comme une richesse, est aujourd'hui source de multiples tensions et conflits qui portent souvent le nom de « conflit identitaire ». Mais comment les sociétés, dans un contexte de migration et de mobilité, négocient-elles avec les identités groupales dont elles sont les réceptacles pour assurer leur harmonie ?

La migration met généralement les individus et communautés en contact dans une situation d'opposition entre « nous » et « eux ». À bien des égards, les pratiques culturelles et culturelles des migrants sont parfois qualifiées de « sous cultures » qui menacent les traditions locales. C'est ainsi que la migration est parfois considérée comme un phénomène démographique « perturbateur » qui bouleverse des « identités nationales ». En Europe, par exemple, l'arrivée de migrants provenant d'Afrique, du Moyen Orient et d'Asie a accentué dans certains pays de l'UE le repli identitaire.

La figure du migrant (immigrant) se trouve ainsi galvaudée et truquée. Ce sont donc ces considérations communautaristes qui conduisent souvent à ce qu'Amin Maalouf (1998) nomme les « identités meurtrières ». En définitive, l'objet des sciences humaines (l'homme, la société) vit successivement des expériences sociales (socialisation, migrations) complexes et parfois contradictoires. Avec les migrations, s'effondrent les entités considérées comme essentielles, voire essentialisées qui apparaissent généralement sous le vocable de culture. Sous ce rapport, les sociétés sont devenues des espaces multiculturels de rencontres et de brassages dans lesquels se multiplient et démultiplient les expériences humaines.

Dans un contexte de mondialisation, marqué par la circulation des acteurs et l'évolution des pratiques et « les dynamiques du dehors et du dedans » (Georges Balandier, 2004), les chercheurs en sciences humaines doivent impérativement croiser leur regard pour davantage saisir les phénomènes émergents induits par les migrations et ou attitudes identitaires.

AXE 3 : Savoirs et mémoires endogènes

Responsables : Cheick Sakho, Papa Abdou Fall

Jusqu'à une époque récente, l'afro-pessimisme était le sentiment le mieux partagé, chaque fois que l'avenir du continent était évoqué. Cependant, force est de constater, depuis quelques années (et ce malgré la persistance de crises politiques, de conflits intercommunautaires, de menaces djihadistes, etc.), qu'un vent d'optimisme, suscité par les performances économiques, la fin de la plupart des conflits endémiques, les vagues d'alternances politiques pacifiques, la disparition progressive des régimes autoritaires etc., souffle sur le continent. Cette tendance a été corroborée par le succès du film futuriste *Black panther* (2018), la perspective de restitution des œuvres d'art par

la France (qui pourrait être suivie par d'autres puissances coloniales), en autres actualités culturelles qui ont dominé l'année écoulée. Actualiser les savoirs traditionnels, revisiter notre passé et revaloriser nos figures historiques et leurs discours permettrait de repositionner l'Afrique, souvent satellisée et reléguée à la périphérie, qui pourrait ainsi participer activement à la construction du savoir. C'est dans cette optique que Paulin Hountondji appelle à la réappropriation des savoirs endogènes en ces termes : « Je n'ai jamais séparé, pour ma part, la question des savoirs dits traditionnels, la question des conditions de leur revalorisation et de leur actualisation de cette question plus générale : celle des rapports de production scientifique et technologique à l'échelle mondiale » (Hountondji, 2001 : 59). Face aux nouveaux défis et aux enjeux de l'heure, il est urgent donc d'exhumer le riche patrimoine matériel et immatériel africain transmis selon des conditions d'énonciation (lieu, temps, narrateur autorisé) réglementées par la tradition orale ; tout en l'ouvrant aux moyens d'expression du savoir. Il s'agit donc d'interroger tous les domaines de la connaissance (l'histoire, la géographie, la littérature, la philosophie, la sociologie, l'anthropologie, la médecine (traditionnelle et moderne), la psychiatrie, la psychologie, les mathématiques, le droit, l'économie, la botanique, la pharmacopée, l'environnement, etc.) à travers ces pistes non exhaustives :

- patrimoine, mémoire et transmission ;
- nouveaux médias et circulation des savoirs endogènes ;
- savoirs locaux et résolution de conflits ;
- savoirs locaux et nouveaux savoirs ;
- place des savoirs traditionnels dans la relation entre l'Afrique et le reste du monde ;
- mouvements citoyens, conquêtes démocratiques et expériences africaines ;
- etc.

AXE 4 : Genre et enfance

Responsables: Soukeyna Ismahan Diop, Rose Sène Guèye

L'émergence du mouvement féministe et son combat pour la reconnaissance et l'autopromotion de la cause des femmes a entraîné l'intégration du principe de genre dans le paysage et le langage des institutions de développement. Cette notion fait référence à la manière dont une société donne un contenu social et culturel aux notions de sexe biologique, de masculin et de féminin. Ce contenu, étant le résultat d'un processus de construction qui attribue des rôles et confère des statuts à l'homme et à la femme pour encadrer leur rapport, est en étroite relation avec la notion de l'enfance à laquelle il est lié.

L'intérêt de cet axe, qui regroupe ainsi ces deux thèmes de première importance touchant à l'individualité profonde, est la possibilité qu'il donne de les articuler à des questions actuelles qui interpellent notre société tout en promouvant un point de vue africain décolonial arrimé à nos valeurs. Il favorisera des études sur la place de la famille, du genre et de l'enfant dans les initiatives socio-culturelles et politiques ainsi que dans les représentations d'ordre esthétique à travers des séminaires, des témoignages, des spectacles, des publications scientifiques et ateliers. Dans une perspective transdisciplinaire, les chercheurs seront appelés à étudier des thèmes comme la violence basée sur le genre (VBG), la famille, la petite enfance, les nombreuses vulnérabilités des femmes et des enfants, les inégalités socio-politiques, la santé de la reproduction, les représentations artistiques et littéraires de tous ces phénomènes, etc.

Cet axe regroupe alors des pistes de recherche sur la situation de la femme et de l'enfant dans un contexte en perpétuelle mutation où les conclusions des enquêtes démographiques plaident en faveur de l'intégration du genre et de l'enfant dans les recherches scientifiques de toutes les disciplines en Afrique.

CONSIGNE DE RÉDACTION

Corps de texte

- Police 12
- Times New Roman
- Interligne 1,5
- Guillemets français, dans le cas de guillemets à l'intérieur d'une citation utiliser les guillemets anglais
- Saisir l'accentuation des majuscules : À, É, etc.
- Les termes en langue étrangère sont à mettre en italiques et les expressions particulières en français sont à mettre entre guillemets
- Pour indication des siècles en exposant : XX^e
- Références dans le texte en notes de bas de page
- Espaces insécables entre les points : ? !
- Pour les citations de plus de 3 lignes : 1,5 ; Police 11, interligne 1

Bibliographie

- Ouvrage(s) : NOM P. 2020. Titre du livre. UCAD Dakar, PUD, coll. « Sénégal », 321 p.
- Chapitre(s) dans ouvrage : NOM P. 2020. « titre de l'article ». In *Le titre de l'ouvrage*, UCAD Dakar, PUD, coll. « Sénégal », 321 p.
- Ouvrage(s) du même auteur : ID., *Titre*. 2020. UCAD Dakar, PUD, coll. « Sénégal », 321 p.
- Ouvrage collectif : NOM P. (dir.), *Titre du livre*. 2020. UCAD Dakar, PUD, coll. « Sénégal », 321 p.
- Article(s) : NOM P., « titre de l'article ». 2020. In *Le titre de la revue*, n°7, UCAD Dakar, PUD, coll. « Sénégal », pp. 25-35.
- Tome I, II, III
- Volume I, II, III

Notes de bas de page

NOM P., *Titre du livre*. 2020. UCAD Dakar, PUD, coll. « Sénégal », p. 34.

Pour la suite : NOM P., *Titre du livre*, *Op. Cit.*, p. 34.

Idem, p. 54.

Ibidem.

Sommaire

Les autorités traditionnelles, une alternative sûre pour une cohésion et une paix sociale durables en Afrique : cas du peuple agni-morofou de bongouanou (Côte d'Ivoire)	
Aguiri Denis ADOU, Akessé Sylvestre César ANET et Raymond Nèbi BAZARE	15
La mobilisation de la jeunesse africaine face aux défis de développement	
Bernard Moïse MWET ATTI BONANE	27
Étude parallèle : l'individu ou sa profession, l'image du médecin grec face aux romains (de l'époque hellénistique à l'empire) et l'image du médecin negro-africain à l'égard de l'Occident à l'époque postcoloniale	
Pierre Mbid Hamoudi DIOUF et Mayoro DIA	39
Théorie de la justice intergénérationnelle chez Rawls : un support pour penser la crise écologique au Sénégal	
Malick DIAGNE et Assane DIAW	59
L'esthétique de la vengeance dans le <i>criminel par bonheur perdu</i> (1792) de Schiller	
Amadou Oury BA	73
La décolonisation du sujet : le prix de la liberté	
Ngor DIENG	89
Dégradation des conditions de vie des populations des marges des villes secondaires du Sénégal : une urbanisation créatrice d'inégalités à Kaolack ?	
Ndèye NGOM, Cheikh NDOUR, Ramatoulaye MBENGUE, Ndiacé DIOP	103
La démocratie à l'ère du numérique : de la « démocratie des lettrés » à la « démocratie des illettrés »	
Mory THIAM	123
Droit, société et politique en Afrique : de l'idéal du bien-être commun à l'avènement de l'individualisme	
Maguèye GNING	139
Saïd et la théorie postcoloniale	
Ousmane SARR	151
La technologie comme antidote de la mort	
Jeanne Diouma DIOUF	163

LA DEMOCRATIE À L'ÈRE DU NUMÉRIQUE : DE LA « DÉMOCRATIE DES LETTRÉS » À LA « DÉMOCRATIE DES ILLETTRÉS »

Mory THIAM

Maitre-Assistant

Département de Philosophie

Université Cheikh Anta Diop De Dakar

Résumé : La démocratie a beaucoup évolué depuis sa fondation dans la cité athénienne. Elle a revêtu plusieurs formes en s'adaptant à l'évolution des sociétés humaines. À l'époque contemporaine elle connaît encore une nouvelle mutation avec l'arrivée d'internet et l'émergence des réseaux sociaux. Dans cet article l'ambition était d'examiner la manière dont les réseaux sociaux ont complètement modifié le jeu démocratique en permettant à une catégorie d'acteurs qui jadis n'avait pas la possibilité de s'exprimer, de faire entendre sa voix. Si le medium change, la manière de communiquer changera tout autant, et cette mutation impacte le jeu démocratique.

Mots clés : Démocratie-espace public-espace numérique-débat public

Abstract:

Democracy has evolved a lot since its founding in the Athenian city. It has taken several forms, adapting to the evolution of human societies. In contemporary times it is still experiencing a new mutation with the arrival of the internet and the emergence of social networks. In this article the ambition was to examine the way in which social networks have completely modified the democratic game by allowing a category of actors who previously did not have the opportunity to express themselves, to make their voices heard. If the medium changes, the way of communicating will change just as much, and this change impacts the democratic game.

Keywords: Democracy-public space-digital space-public debate

Introduction

L'histoire de la démocratie africaine est une histoire tumultueuse. Elle a connu des phases d'essor marquées par des débats de haute facture, mais aussi de phase de déclin où elle a été confisquée par des dirigeants dont la manière de faire et de gérer les affaires publiques n'avait rien de démocratique. Il faut dire que la démocratie est une invention occidentale¹ puisque c'est en Grèce au VIII^e siècle avant notre ère que ce modèle politique vu le jour.

Les États africains nouvellement indépendants ont dû s'adapter à un modèle politique, qui a fait son chemin depuis l'antiquité. Au moment des indépendances des États africains, la démocratie n'était plus ce qu'elle était, elle n'avait plus que quelques traits de ressemblance avec que les grecs avaient conçu. Ainsi les indépendances ont été également l'occasion d'un long apprentissage d'un modèle de gouvernement venu d'ailleurs, un apprentissage long et difficile qui a parfois échoué et donné lieu à l'émergence de son opposé la dictature. Dans ce long processus d'apprentissage il fallait se réinventer parce qu'il ne s'agissait pas d'appliquer à la lettre les directives de la démocratie athénienne. Ce n'était d'ailleurs pas envisageable, car si les occidentaux qui sont plus proches culturellement géographiquement et historiquement des grecs n'ont pas fait un transfert à la lettre de la démocratie athénienne, les États africains ne pouvaient pas eux non plus le faire. Il fallait donc faire comme tout le monde : se réinventer.

C'est pourquoi l'histoire de la démocratie c'est l'histoire d'une réinvention en permanence. De la Grèce antique, à l'Occident du XXI^e siècle en passant par l'Afrique et l'Amérique, la démocratie s'est manifestée sous plusieurs formes et selon différents paradigmes. Ces mutations qui ont toujours été le lot de la démocratie sont aujourd'hui encore plus visibles, avec l'émergence d'outils de communication d'un genre nouveau : les réseaux sociaux. En effet les réseaux sociaux ont offert à une quantité de citoyens la possibilité de s'exprimer et de faire entendre leurs voix plus qu'à n'importe quelle époque de l'histoire politique du monde. La question est maintenant de savoir à

¹ Bien sûr nous ne voulons pas dire que les principes qui fondent la démocratie à savoir le débat public ; la participation citoyenne, n'ont jamais été pratiqués ailleurs qu'en occident. Car la charte du kuru Kang Fuga est une illustration éloquent de l'application des dits principes. Mais nous parlons bien sur ici du modèle politique démocratique qui est un système particulier avec un mode de fonctionnement qui lui est propre.

quel point ces nouveaux outils de communication modifient la pratique démocratique. Sommes-nous en trains d'assister à l'émergence d'un nouveau paradigme de la démocratie ? Quelles conséquences pour la pratique démocratique en Afrique ? Pour comprendre ce qui se passe réellement il nous faut examiner les différents paradigmes du modèle démocratique qui se sont succédé et ensuite analyser la particularité de la démocratie contemporaine.

I. De la démocratie du Phallus à la démocratie des lettres

La démocratie est née en Grèce antique dans un environnement et à une époque marquée par les guerres et les conflits les plus récurrents. En effet, entre le VIII^e siècle et le IV^e siècle, les différentes îles de la Grèce ainsi que sa partie continentale Athènes se sont livrées à des batailles épiques dont le but était d'imposer leur domination². A ces différentes guerres civiles viennent s'ajouter les guerres de conquête qui ont été menées par des tyrans et rois avides de pouvoir et domination venant d'autres royaumes tels que la Macédoine, la Perse, etc. durant ces guerres des soldats sont enrôlés de force pour servir les ambitions démesurées des tyrans. Mais au lieu d'asseoir leur autorité sur leur sujets, ces différentes guerres ont permis au soldat de prendre conscience d'une chose, c'est que devant la mort nous sommes tous pareilles. Que l'on soit roi ou le plus insignifiant des citoyens, une vie et une vie et la peur peut s'emparer de chaque homme.

Et cette prise en conscience est importante dans une société dont la vision du monde et le système de valeur repose sur la supériorité de certains hommes sur d'autres. En effet, dans la société athénienne de l'époque on considérait que tous les hommes ne sont pas égaux, que certains sont nés avec plus d'aptitudes que d'autres, certains avec plus d'intelligences que d'autres. Et cette idée était même défendue par des philosophes de renom comme Aristote ou Platon. D'ailleurs Aristote disait que certains sont nés sans aucune forme d'intelligence et qu'ils sont destinés à être esclaves toute leur vie. Il affirme « l'être qui par son intelligence a la faculté de prévoir est par nature

² L'une des guerres les plus célèbres fut la guerre du Péloponnèse qui a opposé les deux grandes puissances de la Grèce antique que sont Athènes et Sparte et s'est soldée par la victoire de Sparte. (cf. Thucydide, *La guerre du Péloponnèse*, établi et Traduit par Jacqueline de Romilly, Paris, Belles Lettres, 1953).

un chef et un maître, tandis que celui qui au moyen de son corps est seulement capable d'exécuter les ordres de l'autre est par nature même un subordonné et un esclave » (Aristote 1989, 45) L'esclave est donc celui qui n'a comme qualité que la force physique. Mais malgré cette force physique il n'avait même pas le droit de participer aux batailles militaires, car ils n'auraient pas suffisamment d'intelligence pour comprendre les stratégies militaires et les appliquer. C'est la raison pour laquelle les esclaves qui étaient très souvent très forts physiquement ne pouvaient pas participer à la guerre. D'autres à qui on reconnaît le droit de participer aux batailles militaires, mais qui n'étaient pas de bonne naissance ne pouvaient jamais assumer les plus hautes fonctions dans l'armée peu importe le courage dont ils peuvent faire preuve. Ainsi celui qui a la capacité de défendre sa vie et en même temps celui qui peut défendre sa liberté. Il y a donc là comme une identité entre le fait de défendre sa vie et celui de défendre sa liberté. Et cette identité n'était pas que symbolique mais réelle. Car comme le note Jacqueline de Romilly « Car l'expérience première, qui a ému et terrifié les Grecs, n'est pas celle d'une différence sociale, qu'ils avaient toujours connue, ainsi que la plupart des peuples, mais la possibilité, par la guerre et par la défaite, de devenir esclave » (1989, 17).

Mais il y a autre chose que ces guerres ont révélé, c'est cette égalité de condition que révèle le spectacle de la mort. C'est la raison pour laquelle ces guerres ont forgé un état d'esprit nouveau dans la conscience collective des athéniens, celui de la nécessaire égalité entre les citoyens, qui au nom de leur capacité à se défendre eux-mêmes réclament le droit de disposer de leur propre vie. C'est justement cet état d'esprit qui a été à l'origine de la révolution paysanne du Xe siècle qui a abouti à la naissance de la démocratie. La principale conséquence de cela c'est la nature et les caractéristiques de la démocratie athénienne. Du moment que la démocratie est née d'une volonté exprimée par les hommes d'âge mur capable de se battre, la démocratie ne concernait que ces derniers. En d'autres termes, les principes fondateurs de la démocratie que sont le droit de participer aux affaires de la cité, de donner son avis sur les grandes décisions concernant la cité, n'étaient applicables qu'à ceux qui avaient la capacité de défendre leur vie. Ainsi, le droit de s'exprimer était garanti par deux choses : la virilité et courage.

Dans ces conditions tous ceux qui n'ont pas la capacité de se défendre n'avaient pas droit à la parole et donc pas le droit de participer aux affaires de la cité. Parmi eux on peut citer les femmes, les enfants et les esclaves. Ces trois catégories de personnes ont toujours été considérées, dans la société grecque, comme des mineurs incapables de se prendre en charge eux même, à cause soit de leur manque d'intelligence supposée, ou à cause de leur incapacité à se défendre. On a coutume de qualifier la démocratie athénienne de « *démocratie du petit peuple* », ce qui n'est pas totalement faux parce que c'est une démocratie qui ne concernait qu'une petite minorité de la population (40 000 hommes à peu près) ; mais la qualification la plus adéquate c'est « *démocratie du phallus* ». Car ce petit groupe de privilégié n'est pas choisi au hasard : le critère principal de discrimination, c'est la virilité et la masculinité.

Cependant, le modèle démocratique athénien est tombé en désuétude après la chute de la Grèce qui a subi la domination de Macédoine puis de la Perse et enfin de Rome. Les romains ont justement inventé un système de gouvernement proche de la démocratie, mais qui fonctionne sur la base d'un principe légèrement différent mais avec lequel elle est souvent confondue : la République. Dans ce modèle de gouvernement, il s'agit de confier le pouvoir à ceux qui sont considérés comme les meilleurs de la cité et de leur donner l'occasion de mettre en pratique leur vision de la gestion du pouvoir. Et dans une périodicité bien définie les citoyens dans le modèle républicains ont l'occasion d'évaluer l'action de gouvernants afin de décider de leur renouveler leur confiance ou au contraire les destituer de leur pouvoir. C'est un modèle basé sur le principe aristocratique qui est de choisir le meilleur, ce qui est totalement en contradiction avec le principe fondamental de la démocratie qui est l'égalité de tous les citoyens.

On peut se demander comment ces deux systèmes de gouvernement ont fini par signifier la même chose aux yeux des citoyens. En réalité la démocratie, à cause de ce principe d'égalité n'a jamais eu de défenseurs parmi l'élite, qu'elle soit intellectuelle ou politique. Depuis les derniers siècles de l'antiquité, en passant par le moyen âge, elle a toujours été le symbole de l'incompétence de la mauvaise gestion voire même des pires vices. En effet, bon nombre d'intellectuels et de philosophes n'ont pas pu admettre l'idée d'une égalité entre les hommes. C'est le cas de Platon qui considère qu'il existe trois catégories d'hommes : la première qui est la meilleure est composée des

hommes dont le comportement est régi par le Nous et la deuxième, la catégorie intermédiaire dont le comportement est régi par le courage et la troisième qui est bas de l'échelle social dont le comportement est régi par les passions du ventre et bas ventre (Platon, La République, 484b, 2011). C'est pourquoi, selon Platon admettre l'idée de cette égalité et le droit de tous les citoyens à accéder au pouvoir c'est offrir l'occasion aux plus médiocres des hommes d'accéder aux plus hautes fonctions politiques et cela ne pourrait être que nuisible pour la cité. Cette idée que la démocratie est le gouvernement des pauvres et des ignorants a traversé l'histoire de la pensée et on la retrouve même chez les plus grands hommes politiques. La masse a pendant longtemps été synonyme de manque d'éducation, d'incapacité à se maîtriser face à ses pulsions et surtout d'ignorance des véritables principes de gestion du pouvoir politique. Selon le mot de Francis Dupuis-Déri « il serait au mieux une masse informe, stupide apathique, qui tague au gré des modes, trop aisément manipulé par les beaux discours. Au pire, une bête aveugle et enragée qui détruit tout sur son passage » (2013, 45). La démocratie est pour beaucoup d'intellectuels synonyme d'anarchie.

Même les fondateurs de la république américaine n'étaient pas d'avis que la démocratie telle que les grecs l'ont conçu soit un bon modèle de gouvernement. Après les grandes révolutions occidentales (révolution française de 1789 la déclaration d'indépendance des USA,) le peuple qui était jadis, durant la période monarchique, écarté du pouvoir aspire à prendre le pouvoir. Mais cette aspiration va rencontrer la résistance des élites qui veulent un système aristocratique. Ils sont convaincus d'être les seuls capables de présider aux destinées de la masse ignorante. Pourtant ils font face à une aspiration indéfectible du peuple à la liberté et à la participation aux affaires publiques.

La question est alors de savoir comment concilier le besoin de démocratie du peuple et les aspirations des élites. Seule un modèle pouvait concilier cela : le modèle républicain inventé par les romains. Ce système garanti au peuple une participation à travers le vote et le choix de ses dirigeants ; mais en même temps les règles et les verrous utilisées pour la participation à la course aux postes électifs donne très peu de chance au peuple, d'accéder aux instances dirigeantes, mais aussi d'exprimer sa véritable vision. L'idée est d'empêcher que le peuple qui est considérée comme inculte puisse accéder au pouvoir. Car comme le note Francis Dupuis Déri :

La démocratie, dans le cadre du discours républicain, ne signifiait pas autre chose qu'un régime où le peuple assemblé à l'agora gouverne directement. Ce type de régime est dangereux, car il offre trop de pouvoir aux pauvres qui vont l'utiliser pour menacer la sécurité des riches, c'est-à-dire l'équilibre de la communauté. Même si le peuple cherche à défendre et promouvoir le bien commun, son manque inhérent de rationalité et de vertu l'entraînera à prendre de mauvaises décisions politiques et la démocratie deviendra inévitablement tyrannique (2013, 79).

Et pourtant ce système a été appliqué partout en occident et est présentée comme de la Démocratie. C'est le cas dans beaucoup de pays où on exige une caution financière pour participer aux élections, ce qui exclue les pauvres, où encore lorsqu'aux USA ce sont les grands électeurs et non le peuple directement qui élit le président de la République. On a une aristocratie élective (on choisit parmi les meilleurs). Sauf que dans la réalité les meilleurs ce sont les plus diplômés, les plus riches, ceux qui appartiennent à de lobbies ou à des groupes de pression etc. Et dans ce modèle de gouvernement, les grandes questions sont débattues entre une élite qui accaparent les décisions au détriment d'un peuple qui n'a l'occasion de s'exprimer que durant la période des élections, où il se contente de choisir parmi une élite qui, pour la plupart, est composée de gens qui le méprisent, parce qu'il ne serait composé que d'ignorants. C'est donc un immense subterfuge qui Le subterfuge consiste à parer le modèle républicain des habits de la démocratie qui nous est servi depuis des siècles. Ainsi l'idéal démocratique d'un peuple qui gouverne est resté un mythe. Yasha Mook déclare à ce propos que :

Durant plus d'un siècle, le mythe fondateur de la démocratie s'affirma comme une des forces idéologiques les plus puissantes de l'histoire de l'humanité. Ce fut sous son couvert, et dans le contexte qu'il avait rendu possible de la transsubstantiation miraculeuse du contrôle des élites en intérêt populaire, que la démocratie conquiert le monde. Et bien qu'il n'ait jamais été fondé – il aurait toujours été possible de recourir davantage au référendum populaire ou de restreindre la capacité des représentants à s'écarter de la volonté de leurs électeurs –, il conserva un ancrage suffisant dans la réalité pour demeurer l'horizon final de l'imagination démocratique (2018, 74).

C'est la raison pour laquelle le peuple a très souvent été berné lors des plus célèbres révolutions. Souvent après une révolution le peuple croit qu'il va enfin gouverner mais, c'est une nouvelle élite qui s'installe au détriment de la masse. C'est justement de ce modèle que les Etats africains ont hérité de la colonisation. Les indépendances des Etats africains ont coïncidé avec une lutte idéologique entre le communisme et le capitalisme durant la guerre froide. Chaque Etats devait

alors choisir d'adopter l'une ou l'autre de ces idéologies³. Dans un contexte pareil les grandes questions politiques apparaissaient plus comme des questions d'ordre technique qui nécessitent une certaine expertise. La première conséquence est que les populations pour la plupart assistent au débat entre les différents protagonistes sur des questions sur lesquelles elles ne comprennent très souvent rien du tout. C'est donc tout à fait légitimement qu'il faut constater cette forme de désaffection à l'égard du politique. En effet, en Afrique et presque dans une bonne partie du monde, les citoyens sont de plus en plus convaincus que les politiques ne peuvent pas régler leurs problèmes, parce qu'ils sont composés de gens qui ne s'intéressent pas réellement à leur sort. Les citoyens se désintéressent de plus en plus de la politique. C'est d'ailleurs ce que montre Moses Finley en ces termes :

La "découverte" la mieux connue peut-être, et certainement la plus célébrée, dans les recherches modernes concernant l'opinion publique, c'est l'indifférence et l'ignorance de la majorité des électeurs dans les démocraties occidentales. Ces derniers ne peuvent définir des problèmes dont la plupart leur sont complètement indifférents ; beaucoup ne savent pas ce qu'est le Marché commun ou même les Nations unies ; beaucoup ne peuvent citer leurs représentants ou le titulaire de telle ou telle charge

Cette désaffection du politique est beaucoup plus accentuée en Afrique et cela pour plusieurs raisons. La première est que la langue officielle des Etats c'est la langue du colonisateur, et donc pendant longtemps, la première condition pour participer du débat politique, c'est de passer par l'école classique. Savoir lire et écrire, dans la langue du colonisateur, était présenté comme une condition pour comprendre ce qui se fait et se dit au nom du peuple. Du coup tous ceux qui n'ont pas fait des études dans le circuit classique de l'école occidentale se sentent exclus du débat politique. Voilà comment comme le souligne Aminata Diaw Cissé la démocratie en Afrique a été pendant plusieurs décennies « une démocratie des lettrés ». Elle se définit comme un système démocratique dans lequel « pouvoir politique et pouvoir de la pensée vont se mouvoir à l'intérieur d'un même espace qu'ils vont délimiter et verrouiller en définissant les normes d'inclusion et d'exclusion à la faveur de compétence, d'outils techniques qu'ils sont seuls à détenir » (1992, 304).

³ Il est vrai qu'il y a eu un mouvement des non-alignés qui a voulu incarner le refus du diktat des deux grandes puissances que sont les USA et l'URSS, mais au final ce mouvement n'a pas eu un grand impact dans la conduite des destinées des États africains.

Pire encore, il existe même un certain type de lettrés qui se sont toujours sentis exclus par le système classique, ce sont les intellectuels arabophones. Ces derniers qui ont fréquenté l'école coranique ont, pour la plupart, vu leur expertise et leur compétence dévalorisée ou tout simplement ignorée. Car pour avoir droit à la parole il faut une certaine expertise validée par les canaux classiques de l'école occidentale. On a donc une démocratie dans laquelle la majorité du peuple (le demos) se sent exclus. C'est ce que Catherine Colliot-Thélène, appelle « une démocratie sans démos » (2011, 10) C'est que le système fonctionne de telle sorte que le peuple a très peu accès aux instances de décision aux lieux où se tient les débats sur l'orientation de la politique nationale et internationale. Les médias sont détenus par une minorité qui n'offre l'accès qu'à ceux qu'ils veulent bien laisser s'exprimer, l'assemblée est accaparée par une élite politique qui très souvent est à la solde soit du pouvoir soit de lobbies dont les intérêts sont très loin de ceux du peuple. Mais le peuple tient désormais un outil pour contourner ce mode de fonctionnement : les réseaux sociaux.

II. Les réseaux sociaux : l'opportunité d'une « revanche des bannis »

Les réseaux sociaux ont fait leur apparition à partir des années 2000, mais ils n'ont connu leur période de gloire qu'au bout d'une décennie. Au début, le but affiché était principalement ludique. Ils étaient destinés à servir de moyens de détente dans un monde capitaliste où les rencontres et les échanges sont devenus de plus en plus rares, à cause de la surcharge de travail. C'est ainsi que Facebook, Instagram, Tik-Tok, sont devenus les moyens les plus prisés pour se divertir, rencontrer de nouvelles personnes, découvrir les curiosités du monde etc. C'était en quelque sorte un moyen de lutte contre l'aliénation par le travail. Mais très vite, grâce à l'audience que les réseaux sociaux permettent d'obtenir, ils sont passés d'un simple instrument de loisir à un véhicule des opinions politiques religieuses. La force des réseaux sociaux se fait très vite remarquer, n'importe quel citoyen, qu'ils soient riches ou pauvres, qu'il soit investi d'une mission politique, religieuse ou non, peut créer un compte Tik Tok, Instagram, ou Facebook et atteindre une audience que même certaines

chaines de télévisions avec des budgets colossaux ne peuvent pas atteindre¹. Comme le montre Yascha Mounk « avec l'avènement d'Internet l'inquiétude d'Adams quant à l'incapacité du peuple à délibérer ensemble est devenue un peu ringarde » (2018, 74).

Cette prise de conscience de la force de l'outil qu'ils ont entre les mains va changer la donne dans le paysage démocratique. En effet, comme nous l'avons montré plus haut, le modèle démocratique dont nous avons hérité de la Grèce a été supplanté par un autre modèle hybride qui allie des éléments du modèle républicain et du modèle démocratique. Or ce modèle hybride contient des blocages qui empêchent une bonne participation du peuple au débat sur les grandes questions qui concernent son avenir. Parmi ces blocages il y a l'incapacité à s'adresser directement à ceux qui nous gouvernent pour leur faire part de notre vécu et de ce que pensent le bas peuple, l'incapacité à accéder aux informations concernant ce qui se fait au nom du peuple, la méconnaissance des canons de gestion des affaires publiques, l'incapacité à mobiliser la majorité de la population autour d'une cause populaire, l'incapacité à imposer un débat sur les vraies préoccupations de la population, parce que, avec le contrôle des médias classiques par une minorité, le choix des sujets à débattre sur la place publique dépend des intentions et de la volonté de l'élite etc.

Les réseaux sociaux permettent de lever tous ces blocages, ou du moins une bonne partie, car avec une seule vidéo qui devient virale on peut non seulement imposer le débat sur la place publique sur une question qui nous tient à cœur, mais aussi faire en sorte que des voies qui n'avaient jamais été audibles dans le système démocratique classique le soient. Une bonne partie de la population qui s'est toujours sentie exclue du débat politique au point de perdre de l'intérêt pour les questions politiques tient maintenant l'occasion de prendre sa revanche contre une élite qu'elle a toujours accusée de l'avoir méprisé, oublié. Et cette revanche va prendre plusieurs formes.

La première forme de manifestation de cette revanche, c'est la contestation de l'intellectualisme. En effet, « la démocratie des lettrés » avait fini d'imposer l'idée que seuls ceux qui ont fait des études qui sont experts dans un domaine déterminé avaient le droit de s'exprimer sur les questions

¹ Il existe des influenceurs qui ont des comptes avec plus de dix millions d'abonnés avec des vidéos qui peuvent faire parfois plus de 30 millions de vues sur l'année.

les plus importantes. Les débats démocratiques étaient devenus des débats d'experts, tenus dans un jargon tellement sophistiqué que le peuple assistait presque ébahie à des prises de positions divergentes sur lesquels il ne comprenait presque rien⁴. Les réseaux sociaux ont aujourd'hui contribué à casser la barrière de l'expertise. L'intellectuel est disqualifié à cause de sa sophistication et de son langage. Les réseaux sociaux offrent la possibilité d'une rencontre improbable entre le citoyen et l'élite gouvernante. On assiste à un nivellement formel des positions : chacun a la même chance d'atteindre un vaste public. La réalité est que sur une même question la voix de l'expert est aussi audible que celle de celui qui n'a aucune expertise. Pire, parfois même, l'expert a du mal à se faire entendre. Ce que Platon avait tant redouté est en trains de se réaliser : la voie de l'ignorant est plus audible que celle du savant (Platon, 2011).

Il y a plusieurs raisons qui peuvent expliquer un tel phénomène : la première est la faillite de l'école classique. L'école classique a toujours été présentée comme la seule et principale voie de réussite sociale. Seulement, de plus en plus, on assiste à l'émergence d'une élite d'un type nouveau : l'élite des *self-made-men*. Ce sont des chefs d'entreprises, de musiciens, des multimilliardaires qui ont emprunté des chemins sinueux pour bâtir une réussite au-delà de celle que l'école classique offre. Ainsi sur les réseaux sociaux aujourd'hui émerge tout un courant basé sur la contestation de l'école et des choses de l'esprit, qui sont présentés comme inutiles voire même mensongères. Toute une littérature du développement personnel véhiculée sur les réseaux sociaux se fonde sur cette idée. L'école serait le lieu où l'on forme ou plutôt on formate des hommes et des femmes, que 'on prépare à intégrer dans un moule et à qui on ne donne pas le réel outil pour affronter les nouveaux défis du monde. Selon une idée répandue la réussite dans le monde actuelle dépendrait de la capacité à maîtriser « *ce que l'école ne nous apprend pas* ».

⁴ C'est cette idée que le président Macky Sall exprimait lorsque le débat sur la gestion de ressources naturelles s'est posé au Sénégal avec la découverte du pétrole. Selon lui tout le monde n'a pas le droit de parler du pétrole parce que c'est une question technique qui nécessite une certaine expertise ; expertise sans laquelle on ne peut tenir qu'un discours dénoué de tout fondement, du simple populisme. Or si on respecte les principes démocratiques tels que conçu par le modèle grec le pétrole appartient à tous les sénégalais sans exception et donc chacun devrait avoir le droit de donner son avis sur la manière dont il sera géré.

La deuxième raison de cette contestation, c'est que les intellectuels qui sont issues de la formation classique ont perdu toute crédibilité aux yeux de la masse. Jadis adulés, les intellectuels sont aujourd'hui honnis. La faute est en partie imputable aux comportements de certains d'entre eux. En réalité certains se sont particulièrement illustres de manière négative en étant à la solde d'intérêts partisans au lieu de défendre la vérité comme l'exigent les critères scientifiques. Ce sont ceux que Pascal Boniface appelle « Les Intellectuels faussaires » (2011, 17). Ils ont la particularité de s'autoproclamer expert en tout, prétendent savoir tout mieux que tout le monde et peuvent défendre une chose aujourd'hui et le contraire demain. Dans les débats sur les grandes questions des experts du même domaine, de la même discipline nous disent des choses diamétralement opposées, alors qu'ils ont censés se référer aux mêmes principes aux mêmes règles. Aux yeux de la population, leur science passe pour un simple recueil d'opinions. Au final l'opinion qui domine sur les réseaux sociaux est la suivante : « finalement, ils ne sont pas plus intelligents que nous ». Conséquence : plus de distinction entre l'expert et l'ignorant, il suffit de pouvoir convaincre. Et à ce jeu les experts, ont toutes les chances de perdre parce les moins experts s'adressent à des gens qui ont majoritairement le même langage qu'eux et le même niveau de compréhension.

La troisième raison qui explique cette « *haine de l'intellectuel* » exprimée sur les réseaux sociaux, et qui est spécifique à l'Afrique, c'est qu'on les soupçonne d'être de connivence avec l'ancienne métropole. Ainsi tout un discours de contestation de l'ancien colonisateur qui est lui aussi soupçonné d'entretenir sous d'autres formes, la colonisation, est allée de pair avec la contestation de cette élite qui serait à la solde des grandes puissances étrangères. Le modèle éducatif est attaqué parce qu'il serait la main invisible grâce à laquelle l'ancien colonisateur continue de dominer les États Africains. L'école est au banc des accusés parce qu'on le considère de plus en plus comme inutile, incapable de sortir l'Afrique de la situation difficile dans laquelle elle se trouve.

Ce discours prôné par les nouveaux mouvements panafricanistes trouve un écho favorable dans les réseaux sociaux parce que c'est grâce à eux qu'ils parviennent à atteindre un public nombreux qui a déjà fini d'accumuler toutes les frustrations liées aux chômage des jeunes, au sous-développement à la mal nutrition etc. on tient cette élite pour responsable car si en Europe les intellectuels sont très clairement distingués du pouvoir en Afrique, il y a toujours eu cette sorte

de connivence entre intellectuelle État et colonisation. La raison est que les premiers intellectuels africains ont presque tous été des politiciens. Voilà pourquoi, il est facile de faire adhérer la masse à l'idée que l'élite intellectuelle est la cause de ce malheur et ce dernier compte bien le leur faire payer. C'est la raison pour laquelle il y a cet amalgame entre contestation de l'État, contestation de l'élite intellectuelle et contestation de l'ancienne métropole.

La conséquence de tout ceci c'est la disqualification de tout ce qui peut incarner l'école : l'écrit. Nous sommes passés d'une démocratie bâtie sur un débat autour des écrits de Marx, Lénine, tous les théoriciens du capitalisme et des différentes idéologies, (socialisme, communisme, nationalisme etc.) à une démocratie basée sur diktat des audios et des vidéos. Voilà comment avec les réseaux sociaux s'installe « une démocratie des illettrés ». L'illettré ce n'est pas celui qui ne sait pas lire ou écrire, mais celui qui n'aime pas les choses de lettres. Il y a une forme d'allergie de l'écrit sur les réseaux sociaux et cela traduit un mal plus grand. Les écrits n'ont plus aucune influence sur la marche des choses, ce sont les audios et les vidéos, les courants politiques se trouvent de plus en plus disqualifiés au profit des effets immédiats des audios et vidéos.

Ces derniers apparaissent comme une rupture radicale parce qu'à la différence des écrits qui nécessitent une construction lente et cohérente, une structuration un ordre, et s'adressent le plus souvent à l'esprit les audios et vidéos s'adresse le plus souvent aux passions et exigent une réaction immédiate. Les soulèvements populaires ne sont plus guidés par une volonté de réaliser un idéal, conçue pensée et structurée, mais par une réaction épidermique à une situation vécue ici et maintenant et pour laquelle le peuple exige une solution immédiate. C'est ce type de réaction qui a conduit d'ailleurs au printemps arabe car c'est à partir d'une vidéo du suicide de Bouazizi que le peuple tunisien, indigné a décidé d'en finir avec le pouvoir de Bouteflika. Désormais ce sont les vidéos et les audios qui déterminent la plupart des sujets à débat sur la place publique.

La conséquence est que de plus en plus les débats politiques portent sur des bassesses et sur des sujets jadis considérés comme triviaux comme le sexe, le style vestimentaire des dirigeants, leur train de vie, les faits divers, etc. Même les sujets de la plus haute importance comme l'orientation de la politique nationale et internationale, le modèle économique, etc. se transforment en débats de personnes. Et pire même les intellectuels se prêtent au jeu. Ils se retrouvent à devoir se prononcer

sur un débat imposé à partir du bas, à partir d'une vidéo ou d'un post Facebook ou Twitter, ils sont sommés de prendre position au risque d'être oublié de la scène politique.

On assiste alors à une forme de nivellement par le bas où les questions qui les plus débattus sur la place publique ne sont plus que des questions triviales. Pourtant on devrait se réjouir que le peuple ait enfin repris du pouvoir, en décidant des sujets à débattre, et en ayant l'opportunité de se prononcer et de faire entendre sa voix, car c'est cela la véritable signification de la démocratie. Mais malheureusement le peuple n'a pas encore pris la véritable mesure du pouvoir qu'il a entre les mains et l'usage qu'il peut en faire.

Conclusion

La Démocratie a connu beaucoup de mutation à travers son histoire, et l'on devrait s'en réjouir parce c'est là le signe d'un dynamisme de ce modèle qui est capable de s'adapter à plusieurs époques et à plusieurs contres. Aujourd'hui elle a été capable de se réinventer grâce aux réseaux sociaux qui lui ont donné un souffle nouveau et une nouvelle manière de s'exprimer. Mais il faut dire que les populations qui ont entre les mains cet outil extraordinaire qui est en mesure de faire passer le modèle démocratique sur un nouveau palier, n'ont pas encore pris la pleine mesure de l'outil qu'ils ont entre les mains. Ils ont l'occasion de poser les vrais débats sur l'orientation de la politique et d'imposer aux élites une feuille de route qu'ils n'auront pour autre choix que de suivre. Mais hélas, le niveau et la qualité du débat qui devra en être le support n'est pas encore au rendez-vous.

Références bibliographiques

Aristote. 1989. *La politique*, traduction J. Tricot, Paris, Vrin.

Boniface, Pascal. 2011. *Les Intellectuels faussaires : Le triomphe médiatique des experts en mensonge*, Paris, Jean-Claude Gawsewitch Éditeur.

Colliot-thelene, Catherine. 2011. *La démocratie sans demos*, Paris, PUF.

Diaw, Aminata. 1992. « *La démocratie des lettrés*, » in : Momar-Coumba Diop (éd.), Sénégal. Trajectoires d'un État, Dakar / Codesria.

Dupuis-Déri, Francis. 2013. *Démocratie : histoire politique d'un mot aux États-Unis et en France*, Paris Luxe éditeur.

Finley, Moses. 2003. *Démocratie antique, démocratie moderne*, Traduit de l'anglais par Monique Alexandre, Paris, Payot

Mounk, Yascha. 2018. *Le peuple contre la démocratie*, traduit de l'Anglais par Jean Marie Suzeaux, Paris, Éditions de l'observatoire.

Platon. 2011. *La République*, in *Œuvres complètes*, Traduits sous la direction de Luc Brisson, Paris, Flammarion.

Romilly, Jacqueline de. 1989. *La Grèce antique à la découverte de la liberté*, Paris, Éditions De Fallois.